

William Wymark Jacobs

La patte de singe



*Traduit par Vincent de l'Épine pour Littératureaudio.com
(The Monkey's Paw, 1902)*

Illustration originale de Maurice Greiffenhagen (1862-1931)

Ce texte est réutilisable selon les conditions suivantes :

**Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale –
Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International (CC BY-NC-SA 4.0)**



I

Dehors la nuit était froide et humide, mais dans le petit salon de Laburnam Villa, les stores étaient baissés, et le feu brûlait vivement. Le père et son fils jouaient aux échecs. Le premier, qui avait sur le jeu des idées impliquant des mouvements rapides, soumettait son roi à des dangers si grands et si peu nécessaires qu'ils attiraient même des commentaires de la part de la vieille dame aux cheveux gris qui tricottait près du feu.

"Écoutez le vent" dit Mr. White, qui, ayant remarqué trop tard une erreur fatale, essayait gentiment d'empêcher son fils de s'en rendre compte.

"J'écoute" répondit celui-ci, surveillant d'un air grave l'échiquier tandis qu'il avançait la main. "Echec."

"Je ne crois pas qu'il va venir ce soir" dit son père, la main posée sur l'échiquier.

"Mat" répondit le fils.

"C'est ça qui est terrible quand on vit loin de tout" brailla Mr. White, avec une violence soudaine et sans raison apparente. "De tous les endroits infects et éloignés de tout où on peut vivre, celui-ci est le pire. Les chemins sont des marécages et les routes sont des torrents. Je ne sais pas à quoi pensent les gens. Je suppose que parce qu'il y a seulement deux maisons le long de la route, ça n'a pas d'importance."

"Ça ne fait rien, mon cher", dit sa femme d'un ton apaisant. "Tu gagneras peut-être la prochaine fois."

Mr. White lui lança un regard sévère, juste à temps pour intercepter un regard de connivence entre la mère et le fils. Les mots moururent sur ses lèvres, et il cacha un sourire honteux derrière sa barbe grise.

"Le voici" dit Herbert White, tandis que le portail claquait et qu'un pas lourd s'approchait de la porte.

Le vieil homme se leva avec hâte, ouvrit la porte, et on l'entendit accueillir aimablement le nouvel arrivant tout en le plaignant. Comme celui-ci s'apitoyait également sur son sort, Mrs. White fit "Tut, tut" en tousotant doucement tandis que son mari rentrait dans la pièce, suivi par un homme grand et robuste, à l'œil perçant et au visage rubicond.

"Le sergent-major Morris", fit-il, en l'introduisant.

Le sergent-major leur serra la main, et, prenant le siège qu'on lui offrait près du feu, il regarda avec satisfaction son hôte sortir du whisky, des verres, et poser une petite bouilloire en cuivre sur le feu.

A partir du troisième verre, ses yeux devinrent plus brillants. Il commença à parler, et toute la petite famille regardait avec intérêt ce voyageur qui avait vu des contrées lointaines, tandis qu'il carrait ses larges épaules dans le fauteuil et évoquait de scènes étranges, des actes de bravoure, des guerres, des épidémies et des peuples étrangers.

"Et tout ça pendant vingt-et-un ans" dit Mr White, s'adressant à son épouse et à son fils. Quand il est parti, ce n'était qu'un gamin, et regardez-le maintenant."

"Cela n'a pas l'air de lui avoir fait grand mal" dit poliment Mrs. White.

"Moi aussi j'aimerais aller en Inde" dit le vieil homme, "juste pour voir, vous savez."

"Vous feriez mieux de rester où vous êtes", dit le sergent-major, secouant la tête. Il reposa son verre vide, et, soupirant doucement, il secoua à nouveau la tête.

"J'aimerais voir ces vieux temples et ces fakirs et ces jongleurs" dit le vieil homme. "Qu'est-ce que vous aviez commencé à me raconter l'autre jour, Morris, à propos d'une patte de singe ou quelque chose comme ça ?"

“Rien”, répondit hâtivement le soldat. “En tout cas, rien qui vaille la peine d’être entendu.”

“Une patte de singe ?” demanda Mrs. White, curieuse.

“Eh bien, c’est seulement ce qu’on pourrait appeler de la magie, peut-être bien” dit le sergent-major d’un air désinvolte.

Ses trois interlocuteurs s’étaient penchés en avant, passionnés. Le visiteur porta distraitement à ses lèvres le verre vide, puis le reposa. Son hôte le lui remplit.

“A la regarder” dit le sergent-major en fouillant sa poche, “c’est juste une petite patte très ordinaire, toute séchée comme une main de momie.”

Il fouilla dans sa poche et le leur présenta la chose. Mrs. White se recula en grimaçant, mais son fils, la prenant dans la main, l’examina avec curiosité.

“Et qu’est-ce qu’elle a de spécial ?” demanda Mr White, la prenant des mains de son fils. Après l’avoir examinée, il la posa sur la table.

“Un vieux fakir l’a ensorcelée” dit le sergent-major. “Un très saint homme. Il voulait montrer que le destin régit la vie des hommes, et que ceux qui voulaient interférer avec lui le faisaient à leurs risques et périls. Il y plaça un charme afin que trois hommes différents puissent chacun lui faire exaucer trois vœux.”

Son ton était si impressionnant que ses interlocuteurs prirent conscience que leurs petits rires n’étaient pas de circonstance.

“Eh bien, pourquoi donc n’avez-vous pas fait trois vœux, Monsieur ?” demanda intelligemment Herbert White.

Le soldat lui lança un regard qui était celui qu’un homme mûr peut adresser à un jeune homme présomptueux.

“Mais je les ai faits” dit-il doucement, tandis que son visage marbré pâlisait.

“Et vos trois souhaits se sont-ils vraiment réalisés ?” demanda Mrs. White.

“Oui” dit le sergent-major, et son verre heurta ses dents lorsqu’il le porta à ses lèvres.

“Et quelqu’un d’autre a-t-il formulé ses trois vœux ?” s’enquit la vieille dame.

“Le premier a fait ses trois vœux, oui. Je ne sais pas quels étaient ses deux premiers, mais le troisième était la mort. C’est ainsi que j’ai récupéré la patte.”

Son ton était si grave que le silence s’abattit dans la pièce.

“Si vous avez fait vos trois vœux, elle ne vous sert plus à rien alors, Morris” finit par dire le vieil homme.

“Pourquoi la gardez-vous ?”

Le soldat secoua la tête. “Une lubie, je pense” dit-il lentement.

“Si vous pouviez faire trois souhaits de plus” dit le vieil homme, le regardant attentivement, “vous les feriez ?”

“Je ne sais pas” répondit l’autre. “Je ne sais pas.”

Il prit la patte de singe, la tint entre le pouce et l’index, la balança quelques instants, puis soudain, il la jeta au feu. White, avec un petit cri, se pencha et l’arracha aux flammes.

“Vous feriez mieux de la laisser brûler” dit le soldat d’un air solennel.

“Si vous n’en voulez plus, Morris”, dit le vieil homme, “donnez-la moi.”

“Non” répondit son ami avec obstination. “Je l’ai jetée au feu. Si vous voulez la garder, ne venez pas me reprocher ce qui pourra arriver. Remettez-la dans le feu, comme un homme raisonnable.”

L’autre secoua la tête et examina avec attention sa nouvelle possession. “Comment fait-on ?” demanda-t-il.

“Tenez-la dans votre main droite et énoncez votre vœu à haute voix” dit le sergent-major. “Mais je vous avertis, prenez garde aux conséquences.”

“On se croirait dans les contes des mille et une nuits” dit Mrs. White, tandis qu’elle se levait et commençait à préparer le souper. “Ne crois-tu pas que tu pourrais faire le souhait que je dispose de quatre paires de bras ?”

Son mari tira le talisman de sa poche, et tous trois éclatèrent de rire tandis que le sergent-major, l’air paniqué, le prenait par le bras.

“Si vous devez faire un souhait, alors souhaitez au moins quelque chose de sensé.”

Mr White rangea l’objet dans sa poche, puis, plaçant les chaises, il invita son ami à passer à table. Durant le repas, le talisman fut en partie oublié, et par la suite tous trois s’installèrent pour écouter un second épisode des aventures indiennes du soldat.

“Si l’histoire de la patte de singe n’est pas plus digne de foi que toutes celles qu’il nous a racontées” dit Herbert, tandis que la porte se refermait sur leur invité, parti juste à temps pour attraper le dernier train, “on ne devrait pas en tirer grand-chose.”

“Est-ce que tu lui as donné quelque chose pour ça, papa ?” demanda Mrs. White, regardant attentivement son mari.

“Pas grand-chose” dit-il, rougissant légèrement. Il n’en voulait pas, mais je l’ai forcé à accepter. Et il m’a à nouveau invité à m’en débarrasser.”

“Eh bien !” dit Herbert, feignant l’horreur. “Quoi, nous allons être riches, et célèbres, et heureux. Fais le souhait d’être empereur, papa, pour commencer, comme ça tu ne risqueras pas d’être dominé par ta femme.”

Poursuivi par une Mrs. White outragée et armée d’un appuie-tête, il se réfugia de l’autre côté de la table.

Mr. White sortit la patte de sa poche et la regarda d’un air dubitatif. “Je ne sais pas quoi souhaiter, c’est ça.” dit-il doucement. “Il me semble que j’ai tout ce dont j’ai besoin.”

“Si tu pouvais seulement finir de payer la maison, tu serais content, non ?” dit Herbert, posant la main sur son épaule. “Eh bien, demande juste deux cents livres, ça fera juste le compte.”

Son père, souriant honteusement de sa propre crédulité, brandit le talisman, tandis que son fils, d’un air solennel démenti par un clin d’œil à sa mère, s’asseyait au piano et jouait quelques notes impressionnantes.

“Je voudrais deux cents livres” énonça distinctivement le vieil homme.

Un accord fracassant accompagna ces mots, mais soudain, le vieil homme poussa un cri de terreur. Sa femme et son fils coururent à lui.

“Elle a bougé !” cria-t-il, regardant avec dégoût l’objet qui gisait sur le sol. “Quand j’ai formulé le souhait, elle s’est tortillée dans ma main, comme un serpent.”

“Bon, je ne vois pas l’argent” dit son fils, tandis qu’il ramassait la patte et la posait sur la table, “et je crois bien que je ne le verrai jamais.”

“Ça doit être une idée, papa” dit sa femme, le regardant avec angoisse.

Il secoua la tête. “Peu importe, de toute façon, il n’y a pas de mal, mais ça m’a fichu un coup quand même.”

Ils se rassirent devant le feu, tandis que les deux hommes finissaient leur pipe. Dehors, le vent soufflait plus fort que jamais, et le vieil homme sursauta nerveusement en entendant une porte claquer à l’étage. Un silence inhabituel et déprimant s’installa entre eux, et dura jusqu’à ce que le vieux couple monte se coucher.

“J’espère que vous trouverez l’argent ficelé dans un sac au milieu de votre lit” dit Herbert, tandis qu’il leur souhaitait bonne nuit, “et il y aura quelque chose d’horrible perché au-dessus de la penderie, et qui vous regardera tandis que vous empochez l’argent si mal acquis.”

Il resta assis seul dans les ténèbres, regardant le feu mourant. Il croyait y distinguer des visages. L’un d’eux était tellement horrible et simiesque qu’il le contempla avec ébahissement. Il lui semblait le voir devenir vivant, et avec un petit rire gêné, Herbert tendit la main vers la table pour prendre un verre d’eau afin de la lancer sur le feu. Mais ce fut la patte de singe qu’il saisit, et avec un léger frisson, il essuya sa main sur son manteau et monta se coucher.

II.

Le lendemain matin, tandis que la lumière du soleil d’hiver inondait la table du petit déjeuner, Herbert riait de sa frayeur. Toute la pièce avait un air sain et prosaïque qu’elle n’avait pas la veille au soir, et la petite patte sale et desséchée avait été jetée sur le buffet avec une négligence qui ne montrait pas une très grande foi en ses pouvoirs.

“Je suppose que tous les vieux soldats sont les mêmes” dit Mrs. White. “Quelle idée d’écouter de telles bêtises ! Comment des vœux pourraient-ils être exaucés de nos jours ? Et même s’ils le pouvaient, comment deux cents livres pourraient-elles te faire du mal, papa ?”

“Elles pourraient lui tomber du ciel en plein sur la tête” fit le facétieux Herbert.

“Morris a dit que les choses arrivaient de façon si naturelle” dit son père, “qu’on pouvait toujours les attribuer à une simple coïncidence si on voulait.”

“Eh bien, j’espère que tu ne toucheras pas l’argent avant mon retour” dit Herbert, se levant de table. “J’ai bien peur qu’il fasse de toi un homme radin et avare, et que nous soyons forcés de te renier.”

Sa mère éclata de rire, et, l’accompagnant à la porte, elle le regarda descendre la route. Puis, retournant à la table du petit déjeuner, elle se moqua de la crédulité de son mari. Ce qui ne l’empêcha pas, lorsque le facteur frappa à la porte, de se précipiter vers lui, ni de faire une brève remarque sur les sergents-majors à la retraite portés sur la boisson lorsqu’elle se rendit compte qu’il n’y avait au courrier qu’une facture du tailleur.

“Nous aurons encore droit à des plaisanteries d’Herbert, je suppose, quand il rentrera” dit-elle, tandis qu’elle prenait place à table pour le dîner.

“Je crois bien” dit Mr. White, se servant de la bière, “Mais en tout cas, la chose a bien bougé dans ma main, j’en jurerais.”

“Tu l’as cru” dit la vieille dame d’un ton apaisant.

“Je te dis qu’elle a bougé” répliqua l’autre. Il n’y a pas de doute là-dessus, j’avais seulement – qu’est-ce qui se passe ?”

Sa femme ne répondit pas. Elle observait les mouvements énigmatiques d’un homme au-dehors, qui regardait la maison d’un air indécis, et semblait essayer de se décider à y entrer. Etablissant une connexion mentale avec les deux cent livres, elle remarqua que l’étranger était bien vêtu et portait un chapeau de soie tout neuf. Trois fois il s’arrêta au portail, pour se remettre à marcher. La quatrième fois, il posa la main dessus, puis avec une brusque résolution, l’ouvrit à la volée et emprunta l’allée. Mrs. White au même moment enleva précipitamment son tablier, et le cacha sous un coussin.

Elle fit entrer l’étranger dans la pièce. Il semblait mal à l’aise. Il lui jetait des coups d’œil furtifs, et l’écoutait d’un air préoccupé tandis qu’elle s’excusait pour le désordre de la maison, et pour la veste que portait son mari, et qu’il réservait habituellement plutôt pour le jardin. Puis elle attendit, avec autant de patience que le lui permettait son sexe, que l’homme abordât la raison de sa visite, mais au début il resta étrangement silencieux.

“On... m’a demandé de passer” finit-il par dire, puis il se pencha pour enlever un petit bout de coton accroché à son pantalon. “Je viens de chez Maw and Meggins.”

La vieille dame sursauta. “Est-il arrivé quelque chose ?” demanda-t-elle, haletante. “Il est arrivé quelque chose à Herbert ? Qu’est-ce donc ? Qu’est-ce donc ?”

Son mari s’interposa. “Là, là, maman” dit-il précipitamment. “Assieds-toi, et ne fais pas de conclusions hâtives. Vous ne nous amenez pas de mauvaises nouvelles, j’en suis sûr, Monsieur” lui dit-il en le regardant tristement.

“Je suis désolé...” commença le visiteur.

“Est-il blessé ?” demanda la mère.

L’autre baissa la tête en signe de confirmation. “Salemment blessé” dit-il doucement, “mais il ne souffre plus.”

“Oh, Dieu merci !” dit la vieille femme, joignant les mains. “Dieu merci ! Dieu...”

Elle s’arrêta soudain, tandis qu’elle comprenait la signification sinistre de cette réponse, et elle trouva la terrible confirmation de ses craintes dans le regard fuyant de l’homme. Elle reprit son souffle, puis se retournant vers son mari à l’esprit moins vif, elle posa sa vieille main tremblante sur la sienne. Il y eut un long silence.

“Il a été pris dans une machinerie” finit par dire à voix basse le visiteur.

“Pris dans une machinerie” répéta Mr. White, hébété. “Oui.”

Il s’assit, regardant par la fenêtre d’un air absent, puis prenant la main de sa femme entre les siennes, il se mit à la presser comme il l’aurait fait du temps où il lui faisait la cour, presque quarante ans auparavant.

“C’était le seul qui nous restait”, dit-il, se tournant doucement vers le visiteur. “C’est dur.”

L’autre toussota, et, se levant, marcha lentement vers la fenêtre. “La Société m’a demandé de vous faire part de sa sincère compassion pour votre terrible perte” dit-il sans se retourner. “Je pense que vous comprenez que je ne suis que le messenger et que je ne fais qu’obéir aux ordres.”

Il n’y eut pas de réponse ; le visage de la vieille femme était blanc, elle avait le regard fixe, et on l’entendait à peine respirer. Son mari avait un regard qui aurait pu être celui de son ami le sergent lors de son premier combat.

“Je dois dire que Maw and Meggins décline toute responsabilité” continua l’autre. “Toutefois, en considération pour les services rendus par votre fils, ils désirent vous faire bénéficier d’une certaine somme à titre de compensation.”

Mr. White laissa retomber la main de sa femme. Puis se remettant debout, lança un regard horrifié à son visiteur. De ses lèvres sèches, il articula : “Combien ?”

“Deux cents livres” fut la réponse.

Sans entendre le cri de sa femme, le vieil homme sourit faiblement, puis il tendit les mains devant lui comme un aveugle, et s’écroula au sol comme une masse.

III.

Dans le nouveau cimetière, à deux miles de là, le vieux couple enterra son mort, puis rentra à la maison, dans l’ombre et le silence. Tout avait été si rapide qu’au début ils pouvaient à peine réaliser ce qui leur arrivait, et restaient comme en attente de quelque chose d’autre qui allait arriver – et alléger cette charge trop lourde à porter pour deux vieux cœurs.

Mais les jours passèrent, et l’attente laissa place à la résignation - cette résignation sans espoir des vieilles personnes, qu’on prend parfois à tort pour de l’apathie. Parfois c’était tout juste s’ils échangeaient un mot, car maintenant ils n’avaient plus rien à se dire, et leurs journées étaient longues et fatigantes.

Environ une semaine plus tard, le vieil homme, s’éveillant soudain en pleine nuit, étendit le bras, et réalisa qu’il était seul au lit. La pièce était plongée dans les ténèbres, et par la fenêtre il entendait sa femme qui tentait de réprimer ses sanglots. Il s’assit sur le lit et écouta.

“Reviens” dit-il tendrement. “Tu vas prendre froid.”

“Il fait plus froid pour mon fils là où il est” dit la vieille femme, qui se remit à pleurer.

Il finit par ne plus entendre ses sanglots. Le lit était chaud, et il tombait de sommeil. Il somnola d’abord par intermittence, puis s’endormit tout à fait. Soudain il fut réveillé en sursaut par un cri terrible que poussa sa femme.

“La patte !” criait-elle frénétiquement. “La patte de singe !”

Il sursauta, inquiet. “Où ? Où est-elle ? Qu’y a-t-il ?”

Elle traversa la chambre en titubant pour le rejoindre. “Donne-la moi” dit-elle calmement. “Tu ne l’as pas détruite ?”

“Elle est en bas, au salon, sur le manteau de la cheminée” répliqua-t-il, effaré. “Pourquoi ?”

Elle criait et riait en même temps, et se pencha pour l’embrasser sur la joue.

“Je viens seulement d’y penser” dit-elle hystérique, “Pourquoi n’y ai-je pas pensé avant ? Pourquoi n’y as-tu pas pensé ?”

“Pensé à quoi ?”

“Les deux autres vœux”, répondit-elle. “Nous n’en avons encore fait qu’un.”

“Cela n’a-t-il pas suffi ?” demanda-t-il féroce.

“Non” s’écria-t-elle, triomphante. “Nous allons en faire un autre. Descends vite la chercher, et notre garçon vivra.”

Le vieil homme s’assit dans son lit et rejeta les draps, tremblant de tous ses membres. “Bonté divine, tu es folle !” cria-t-il horrifié.

“Va la chercher” dit-elle haletante, “Vas-y vite, et fais un souhait – oh, mon garçon, mon garçon !”

Son mari gratta une allumette et alluma la bougie. “Retourne au lit” dit-il d’une voix mal assurée. “Tu ne sais pas ce que tu dis.”

“Le premier vœu a été exaucé” dit la vieille femme fiévreusement.

“Une coïncidence” asséna le vieil homme.

“Va la chercher et fais un vœu” cria la vieille femme, frémissante d’excitation.

Le vieil homme se retourna et la regarda. Sa voix tremblait. “Il est mort depuis dix jours, et même sans cela il – je ne t’en dirai pas plus, mais – je n’ai pu le reconnaître qu’à ses vêtements. Si c’était tellement insupportable pour toi de le voir alors, qu’en sera-t-il maintenant ?”

“Ramène-le !” cria la vieille femme, en le traînant vers la porte. “Penses-tu que j’aie peur de l’enfant que j’ai mis au monde ?”

Il descendit dans les ténèbres, trouva son chemin jusqu’au salon, puis jusqu’au manteau de la cheminée. Le talisman était à sa place. Mr. White fut pris d’une abominable terreur : et si le vœu, pas encore formulé à haute voix, lui avait déjà ramené son fils mutilé, là, devant lui, avant qu’il ne puisse s’enfuir de la pièce ? Il retint son souffle quand il réalisa que dans le noir il avait perdu la direction de la porte. Le front couvert d’une sueur glacée, il parvint à faire le tour de la table, et progressa à tâtons le long du mur, jusqu’à ce qu’il se retrouve dans l’étroit passage, tenant la chose malsaine à la main.

Même le visage de son épouse semblait avoir changé lorsqu’il rentra dans la chambre. Elle était blanche et pleine d’espoir, et il fut effrayé de percevoir quelque chose de surnaturel dans le regard qu’elle lui lançait. Il avait peur d’elle.

“Fais le vœu !” cria-t-elle, d’une voix forte.

“C’est de la folie, et c’est mal” bafouilla-t-il.

“Fais le vœu !” répéta sa femme.

Il leva la main. “Je souhaite que mon fils soit à nouveau vivant.”

Le talisman tomba au sol. Il le regarda, terrifié. Alors, tremblant, il s’effondra dans un fauteuil, tandis que la vieille femme, les yeux fiévreux, marchait jusqu’à la fenêtre et remontait le store.

Il resta là assis jusqu’à ce qu’il tremble de froid, jetant un regard de temps en temps à la silhouette de la vieille femme qui regardait par la fenêtre. Le reste de la bougie, qui avait brûlé jusqu’au bord du chandelier de porcelaine, projetait des ombres mouvantes sur le plafond et les murs, et finit enfin par s’éteindre dans un dernier flamboiement. Le vieil homme, constatant avec un inexprimable soulagement l’inefficacité du talisman, retourna péniblement dans son lit, et une minute ou deux plus tard, la vieille femme apathique le rejoignait en silence.

Aucun des deux ne parlait, mais ils étaient étendus là, en silence, écoutant le tic-tac de l'horloge. Une marche craqua, et une souris trotta bruyamment dans le mur. Les ténèbres étaient oppressantes, et après être resté un certain temps couché à rassembler tout son courage, l'homme prit la boîte d'allumettes, en frota une, et descendit chercher une nouvelle bougie.

L'allumette s'éteignit au pied des marches, et il s'arrêta pour en allumer une autre. Au même moment, des coups légers furent frappés à la porte d'entrée, si furtifs qu'on pouvait à peine les entendre.

Les allumettes lui échappèrent des mains. Il resta là, immobile, le souffle suspendu, jusqu'à ce que les coups se répètent. Alors il fit demi-tour, et regagna rapidement la chambre, refermant la porte derrière lui. Une troisième fois, on frappa à la porte d'entrée.

"Qu'est-ce que c'est ?" cria la vieille femme, alarmée.

"Un rat" dit le vieil homme, la voix tremblante. "Un rat. Il est passé devant moi dans l'escalier."

Sa femme se redressa sur le lit pour écouter. Un coup sourd résonna dans toute la maison.

"C'est Herbert !" hurla-t-elle. "C'est Herbert !"

Elle bondit vers la porte, mais son mari la devança, et l'attrapant par le bras, il la maintint fermement.

"Que vas-tu faire" ? chuchota-t-il d'une voix rauque.

"C'est mon garçon, c'est Herbert !" cria-t-elle, se débattant machinalement. "J'avais oublié que c'était à deux miles d'ici. Pourquoi me retiens-tu ? Allons-y. Je dois aller ouvrir la porte."

"Pour l'amour de Dieu, ne le laisse pas rentrer" dit le vieil homme en tremblant.

"Tu as peur de ton propre fils", cria-t-elle en se débattant. "Laisse-moi y aller. J'arrive, Herbert, je viens !"

Il y eut un autre coup, puis encore un autre. La vieille femme, d'une torsion soudaine, se libéra, et se précipita hors de la chambre. Son mari la suivit jusqu'au palier, l'appelant tandis qu'elle dévalait les escaliers. Il l'entendit retirer la chaîne, et manœuvrer le verrou lentement et avec difficulté. Puis la voix de sa femme, tendue et haletante.

"Le verrou" cria-t-elle d'une voix forte. "Descends. Je n'y arrive pas."

Mais son mari était à quatre pattes, cherchant à tâtons sur le sol la patte de singe. Si seulement il pouvait la retrouver avant que la chose ne rentre. Les coups frappés à la porte devinrent un véritable tumulte qui se répercuta dans toute la maison, et il entendit le grincement d'une chaise que sa femme plaçait dans le passage devant la porte. Il entendit le craquement du verrou, et au même moment, il trouva la patte de singe, et frénétiquement, il énonça son troisième et dernier vœu.

Les coups cessèrent soudainement, même si leurs échos emplissaient encore la maison. Il entendit qu'on enlevait la chaise et que la porte s'ouvrait. Un vent froid s'engouffra dans l'escalier. La femme poussa un long gémissement de déception et de désespoir, qui donna à son mari le courage de descendre la rejoindre, puis de franchir le portail. La lueur tremblotante du réverbère éclairait une rue silencieuse et déserte.